

JEAN AKIKI

LE COURAGE D'ÊTRE AVEC : L'EXPÉRIENCE LIBANAISE

Mots Clés : Courage, vivre avec, dialogue inter-religieux- mondialisation – pluralisme – citoyenneté - Liban

Le titre de cet article s'inscrit dans le cadre du dialogue des cultures à l'âge de la mondialisation où le débat ne cesse de raviver les consciences – favorables soient-elles ou hostiles – et de réveiller les inconsciences froissées par l'opacité des discours interminables. Les paradigmes en seraient ainsi définis par l'ardeur du verbe mis en connexion avec les substrats d'une intériorité plurielle dévoilée dans sa singularité socioculturelle. Entre dialogue, culture et mondialisation, l'humain est seul à même de définir, de dessiner, de structurer et de bâtir le temple de son dernier désir, « être soi » ou « être avec ». Pour réussir un projet de cette envergure, cela nécessite le minimum de courage tant et si bien que l'humain risque de franchir, tous les jours, un nombre indéterminé d'obstacles, placés sur son parcours par les différentes entreprises post-modernistes !

Mesurant l'ampleur de cette démarche à risque, je me limiterai à exploiter les ressources moyen-orientales, libanaises en particulier, qui me situent au cœur même du débat planétaire, source inépuisable de toutes les dépêches internationales de la dernière minute. Cette prérogative n'est pas tributaire du fait que la région est le berceau des religions monothéistes et, paradoxalement, l'ancienne arène des conflits et combats religieux, confessionnels et idéologiques, mais du fait même qu'elle constitue, dans sa particularité, l'appât infiniment convoité par toutes les puissances mondiales. Bien avant la découverte et l'exploitation du Pétrole, cette région attire l'avidité des conquérants et des colonisateurs de tout genre. Les villes saintes sont-elles aussi séduisantes que les puits de pétrole ?

LA RICHESSE HUMAINE ET LE DÉFI D'UNE CIVILISATION PARTICULIÈREMENT PLURIELLE

De la Méditerranée au Golfe des arabes (le Golfe persique), du Liban à l'Iraq, de Beyrouth à Basra, se dessinent les contours d'une civilisation plurielle qui n'a pas manqué de révéler la richesse enfouie dans le cœur de l'homme moyen oriental. C'est une richesse humaine, fruit du brassage extraordinaire des différentes cultures locales, legs d'une multiplicité de civilisations (égyptienne, babylonienne, phénicienne, cananéenne, syriaque, perse, chrétienne et musulmane ; on peut y ajouter l'implantation grecque et romaine), ou étrangères, importées simultanément de l'Orient indien et chinois via le port de Basra et de l'Occident européen et américain, via le port de Beyrouth. Là j'aimerais signaler que si Basra était pour longtemps le carrefour des chemins de soies et d'encens, bref le port du commerce international le plus célèbre dans l'histoire antique, Beyrouth et ses sœurs phéniciennes, avant-gardistes par leurs nombreuses exploitations maritimes, se voient dotées d'un centre d'attraction du modernisme qui s'est développé par l'essor de la *Nahda* dans toute la région.

Cette richesse humaine appartient, en effet, à trois peuples frères qui se réclament d'un seul père terrestre, Abraham, d'un seul père céleste, *Allah, Elohim*, le Dieu UN et d'une langue sémite à racine unique mais à désinences et dialectes différents : l'hébreu, l'arabe, le syriaque ou l'araméen. Nombreux sont donc les points communs : coutumes, traditions surtout bibliques, valeurs humaines, patrimoine

écologique et environnemental, ressources historiques et archéologiques très importantes. Cependant des divergences, parfois d'ordre circonstanciel, attisent des violences très vives pour ne pas dire meurtrières. D'où la profonde conviction des gens que, si sur le plan humain, les problèmes identitaires sont presque inexistantes, vu la parenté raciale et l'appartenance historico-géographique, c'est sur le plan culturel, notamment religieux, que les problèmes se multiplient. Et c'est là où il ne faut pas qu'ils s'éclatent, surtout qu'il est difficile de dissocier le culturel de l'humain, la culture de la nature. La sagesse confucéenne répond clairement à ce sujet : l'homme de bien, le vertueux est tel par nature, cependant c'est par la culture qu'il communique avec le monde extérieur. Par la culture l'on peut voir l'incarnation du bien, le *ren*¹, dans le respect des autres et la possession du sens du rituel lequel ne laisse personne se plaindre pour manque de frères, car « entre les quatre mers, tous les hommes sont frères »². De leur part, les conclusions kantienne ne sont pas étrangères à cette synthèse de fond : l'homme devient homme par l'éducation et l'assimilation de tout un héritage culturel qui le fait grandir et se réaliser dans la vie sociale. Conclusion qui va être reformulée par Nietzsche, plus tard, en disant que « l'éducation est continuation de la procréation et souvent façon de l'améliorer après coup »³. Alors, le véritable problème serait entre « cultivé » et « non cultivé », entre « ouvert sur l'autre » et « fermé sur soi », entre « croyant » et « non croyant » au Dieu de l'autre!

Arriver à cette dernière constatation, relève de la culture orientale, notamment arabo-musulmane qui s'est focalisée sur le religieux en général pour former des humains religieux. Résultat dont les éléments originaires remontent aux données et conséquences ou séquelles psychologiques des textes bibliques qui privilégient un peuple (les fils de Sarah, descendants d'Isaac) et délaissent un autre (les fils de Hagar, descendants d'Ismaël). Le phénomène de redistribution réactionnaire des rôles est très clair : l'émergence du complexe de fratrie. D'une part, le peuple juif, « l' élu », d'où proviennent Christ et Christianisme qui, dans un complexe de supériorité déclarée, élabore et développe une culture humaniste, orientée vers l'ouverture, parfois non maîtrisée, sur la laïcité montante, l'acceptation de l'autre, le droit de l'homme et sur la démocratie. D'autre part, le peuple laissé pour compte, obtempéré à l'ordre du complexe d'infériorité latente, se voit s'attacher de plus en plus au religieux, à la culture théologisée⁴, au régime d'ordre patriarcal centralisé sur la personne du Chef ou du Zaïm, refusant catégoriquement la laïcité, la qualifiant d'œuvre satanique.

La réaction s'est de plus en plus approfondie et a touché les différents secteurs de la vie publique. En s'appropriant exclusivement la langue du Coran, parole de Dieu, le musulman croyait faire face au modernisme occidental, instituant ainsi des mouvements politiques « *intégristes* » qui sont devenus tout de suite des idéologies faisant appel à l'arabité de la culture, de la religion et de la terre. Le monde occidental n'a pas compris la règle du jeu et s'est convaincu que « arabe » est synonyme de « musulman ». Adoptant cette attitude, l'Occident réaffirme que l'« arabe » s'est fermé dans sa caverne, bloquant la porte au progrès culturel, alimentant d'emblée le ressentiment biblique à l'égard de l'autre semblable mais plus cultivé, plus accepté dans le monde. D'où, par la suite, les multiples essais entrepris par l'« arabe » pour consolider l'identité arabo musulmane en arabisant les programmes scolaires et

¹ En effet, pour Maître Kong, « *L'homme de bien est tel par nature, pourquoi faut-il aussi la culture ? [...] La culture est aussi importante que la nature, de même que la nature n'est pas moins importante que la culture : une fois le poil raclé, la peau d'un tigre ou d'un léopard ne vaut pas plus qu'une peau de chien ou de mouton* ». CONFUCIUS, *Entretiens*, XII, 8, traduction d'Anne Cheng, Seuil, Paris, 1981, p. 97.

² *Ibidem*, XII, 5, p. 96.

³ NIETZSCHE, *Aurore*, § 397.

⁴ L'opposition entre humanisme et théologisme revient à Paul Khoury, dans son livre *Islam et Christianisme, Dialogue religieux et défi de la modernité*, 2^{ème} édition, Beyrouth, 1997, p. 30.

préférant parfois envoyer les enfants à la *haouza*⁵, pour s'instruire sous la direction d'un Cheikh reconnu par sa fidélité à la tradition coranique, que de les inscrire à l'école, publique ou privée, dont les programmes s'adaptent au modèle occidental, cartésien en particulier.

À cet effet, toute intrusion occidentale en Orient, qu'elle soit intervention d'ordre missionnaire, militaire, diplomatique, économique, culturel, humanitaire, ou autre, est tout de suite qualifiée de nouvelle colonisation ou de nouvelle croisade. L'Occident, chrétien en principe et largement laïc en fait, n'arrive pas, jusqu'ici, à juguler les effets réactionnaires des peuples de la région quoiqu'il envoie des pasteurs de justice sociale, de modernisation ou de puissants actionnaires pour relever l'économie des pays. D'où, par contre, le désistement, plutôt le refus des gens à comprendre, d'abord, les intentions occidentales pour pouvoir accepter, ensuite, les projets d'amélioration et de progression sur le niveau social, culturel et humain. Le dialogue se trouve alors déstabilisé, dénaturé, désorienté et n'aboutit à rien.

MONDIALISATION ET FONDAMENTALISME

Il est vrai que la mondialisation, projet et développement, a commencé dans les années 80 du siècle dernier, mais ce sont les réactions incontrôlées et incomprises qui nécessitent d'engager un débat sérieux pour entendre ce que l'autre a à nous dire. Il va sans dire que les mouvements intégristes, rebaptisés fondamentalistes, se sont développés eux aussi parallèlement à l'expansion du mouvement de la mondialisation. La réaction a été tellement nourrie par la nouvelle hégémonie occidentale, américaine en particulier qu'elle semble violer les droits légitimes des peuples et leur arracher ce qui est de plus précieux à leur survie : leur identité patriotique, tribale, socio-géopolitique, culturelle, et notamment religieuse.

Le courage dans le modèle libanais

Dans l'emportement, souvent aveugle, de ces deux attitudes réactionnaires, développées selon deux stratégies opposées, allant du droit à la légitime défense des droits à la différence au recours à la conviction par la force d'accepter l'autre parce qu'il est le plus fort, beaucoup d'encre a été versé au Liban depuis une soixantaine d'années déjà, c'est-à-dire juste avant l'indépendance du pays. Le monde occidental, malgré quelques voix prophétiques, y arrive trop en retard pour se donner la peine de noircir une feuille, ou de graver un cd, ou enfin d'élaborer un projet de solution sur la situation conflictuelle de la région. Et si jamais cela est fait, ce sera en faveur de résoudre le problème israélien en premier lieu, versant l'huile sur le feu. C'est la raison pour laquelle les arabes ont été méfiants vis-à-vis des projets américains et européens qui avivaient le conflit Israélo-palestinien, creusant de plus en plus le fossé entre Orient-arabe et Occident-judéo-chrétien. Certainement, les événements du 11 septembre 2001, l'invasion de l'Iraq, les attentats de Madrid, de Londres et, dernièrement, les émeutes dans les différentes villes occidentales ont beaucoup à nous expliquer sur ce différé intérêt au dialogue.

Le Libanais, chrétien en particulier, originaire de la région (également arabe), malgré toutes les tentatives de l'expatrier ou de l'affaiblir, avait toujours le courage de ne pas suspendre le dialogue. Il a apprivoisé sa peur et multiplié les moyens de communication avec l'autre. Heureusement, ayant trouvé des oreilles qui entendent, le chrétien ne s'est pas livré au désespoir ; ayant compté sur l'amitié et la

⁵ École coranique ou *Madrassah*.

fraternité qu'il avait su tissé tout au long des quinze siècles révolus, il a réussi à vivre avec l'autre, son frère et compatriote musulman.

Permettez-moi d'ouvrir une petite parenthèse pour vous dire que le courage des chrétiens d'Orient mérite d'être signalé malgré toutes les bévues et les maladroites commises. Cela m'incite à développer une étude sur ce point et prier Cicéron d'inspirer tout chercheur et interlocuteur à prendre sienne l'adresse du stoïcien appelé à harmoniser le courage avec la persévérance et la grandeur d'âme⁶. Étant « la science de ce qui est à vouloir, de ce qui est à éviter et de ce qui n'est ni à vouloir ni à éviter... »⁷, le courage comme « attitude de pensée », ou « ascèse de la peur »⁸, va être finalement, dans la pensée de Platon, la science du but à poursuivre ou science des valeurs, connotant, pour la postérité, une marque politique et patriotique inspirée de l'idéal hoplitique qui appelle à « tenir bon en solidarité » exigeant discipline, obéissance et maîtrise de soi.

L'homme, cet « être jeté dans le monde », est un être courageux par nature, parce que raisonnable et sociable par nature (Aristote). Pour se protéger des différents dangers de la jungle, l'homme s'est attaché à un groupe, comme le voulait Ibn Khaldoun, mais le héros a dû affronter seul les monstres pour sauver les siens ! En philosophe et théologien, Tillich va plus loin en précisant le but platonicien à suivre, soutenant que le « courage d'être », spécificité fondamentale de l'Être Nouveau, instauré par Christ ressuscité, est l'acte par lequel l'être humain affirme son propre être « en dépit » des éléments de son existence qui sont en lutte avec son affirmation de soi essentielle. C'est essentiellement, s'affirmer dans « l'être » contre les absurdités du « non-être », du doute et de l'angoisse alimentée par le désespoir : « *Le Nouvel Être est la puissance d'être vainquant le non-être. C'est l'éternité vainquant la temporalité. C'est la grâce vainquant le péché. C'est la réalité suprême vainquant le doute. De ce point de vue, le Nouveau Être est le fondement de l'être et donc le créateur du Nouvel Être. Sur ce fondement nous pouvons dire que le courage affirme l'être, même dans un état de doute, même dans l'inquiétude et le désespoir. Le Nouvel Être inclut une nouvelle approche de Dieu qui est possible même pour ceux qui sont sous le désespoir du doute et ne savent pas comment se libérer.* »⁹

L'analyse Tillichienne se vérifie chez tous les humains, croyants ou non croyants, notamment dans le fait de suivre son but, ou affirmation de soi dans une restauration ontologique capable de franchir les dangers et les obstacles quels qu'ils soient. Si pour Heidegger l'homme est un « être pour la mort »¹⁰, la vie de tous les jours nous présente un tableau beaucoup plus différent : les défis quotidiens, l'attachement à la vie, la fidélité à soi disent le contraire : l'homme est capable d'héroïsme, de joie et de vie, « d'aller à la fois au devant de sa suprême espérance »¹¹.

⁶ CICÉRON, *De Officiis*, I, 69-71 où il est question de *andreia*, *karteria* et *megaloyucia*.

⁷ Cf. DIOGÈNE Laërce, VII, 92-93.

⁸ PLATON, *Protagoras*, 349d.

⁹ TILLICH Paul, *Theology of Culture*, Oxford University Press, 1959, p. 201-213. Nous avons assuré cette traduction du texte suivant en anglais : « *The New Being is the power of being conquering non-being. It is eternity conquering temporality. It is grace conquering sin. It is ultimate reality conquering doubt. From the point of view of the New Being it is the ground of being, and therefore the creator of the New Being. And out of this ground we can get the courage to affirm being, even in a state of doubt, even in anxiety and despair. The New Being includes a new approach to God which is possible even to those who are under the despair of doubt and don't know the way out.* ».

¹⁰ *Zein zum Tode*.

¹¹ NIETZSCHE, *Gai Savoir*, §268.

Telle est l'attitude des chrétiens du Moyen-Orient et de ceux du Liban en particulier. Une étude géopolitique et socioculturelle succincte et rapide permet d'observer la répartition des communautés chrétiennes dans les cinq *Mouhafazats du Liban*, districts ou circonscriptions, et de constater que les chrétiens vivent sur le même territoire avec les druzes au Chouf, les chiïtes au Sud et dans la Békaa' et avec les sunnites dans les grandes villes comme Beyrouth, Tripoli, Tyr et Sidon. Par contre aucun village sunnite n'abrite de chiïtes et vice versa. Même à Beyrouth, quand les chiïtes s'y sont rendus pour s'y installer ils se sont appropriés la banlieue sud. Il est rare de croiser une société chiïte dans le Centre Ville. En effet, excepté ce cas libanais, les pays arabes sont régis par des régimes confessionnels relatifs à la confession dominante. Là où il y a diversité confessionnelle, le régime est légué à des partis laïcs, le Ba'th, en Iraq et en Syrie (cas exceptionnel au Yemen où le pouvoir est entre une minorité militaire chiïte dans une majorité sunnite). Ce qui se passe en Iraq actuellement, après la chute du Ba'th et la destitution de Saddam, est très significatif, régénération du conflit confessionnel entre chiïtes et sunnites. Par contre, l'exception libanaise ne s'explique que par l'aptitude chrétienne à la convivialité, partageant malheur et bonheur de la vie de tous les jours et aidant à stabiliser et à pondérer la situation générale. Cette ambiance de confiance mutuelle entre chrétiens et musulmans a permis pendant des siècles l'instauration d'une convivialité hors pair dans plusieurs villages de la montagne libanaise¹².

Si, par contre, l'histoire nous présente parfois des exemples décourageants, elle rectifie immédiatement le tir des malheurs survenus par des réconciliations exemplaires. Malgré les massacres commis, les chrétiens du Liban ont toujours eu le courage de regagner leurs demeures bien que détruites, défricher et redonner vie aux jardins dévastés et saccagés, réimplanter des oliviers déracinés et poser des fleurs sur les tombes des parents et amis assassinés. Et si l'on s'interroge pourquoi ? Est-ce que tout cet effort vaut la peine ? Nous constatons que beaucoup se sont posés la question et nombreux sont ceux qui n'ont pas trouvé une réponse rassurante et ont pris la voie du départ en quête de salut. Le reste, ce petit reste, demeure attaché à la terre, à la convivialité et à l'espoir dans une vie meilleure. Posez-leur la question et les réponses, bien que divergentes, engendrent l'amour de la terre, cette terre en particulier. Un amour plus fort que tout autre amour, quasiment unique. Terre sainte comme le croient les uns, refuge des minorités souffrantes, comme le content d'autres, toute théorie est vraie, mais l'essentiel est bien plus profond :

Être-là comme lien entre la terre et l'homme

Le lien qui lie l'homme à la terre est un lien existentiel. Heidegger l'a bien vu en jetant son *Dasein* dans le monde, mais malheureusement, il n'y a vu que finitude et mort. *Deutschland über Alles*¹³, lui causait amertume plus que fierté, sérénité intellectuelle et sentimentale. Il voulait le croire mais il ne pouvait pas le dire à haute voix. Il savait, dans son for intérieur, que la terre de Goethe, de Hölderlin et de tous les Idéalistes, n'est pas seulement une tombe, car tous ces gens là qui reposent sous son sol ne meurent pas. Il a même assisté à la résurrection de Berlin et de toutes les villes détruites pendant la deuxième guerre

¹² Á souligner aussi que les Juifs libanais vivaient eux aussi, avant la dernière guerre civile, avec les chrétiens.

¹³ « Deutschland, Deutschland über alles, Über alles in der Welt », « L'Allemagne au-dessus de tout, Au-dessus de tout dans le monde. », première ligne du premier couplet d'un ancien chant allemand dont la mélodie, d'origine croate, fut adaptée par Haydn comme chanson d'anniversaire dédiée à l'Empereur François Ier d'Autriche ; et qui est devenue l'hymne officiel de l'Empire d'Autriche avec les paroles *Gott erhalte, Gott beschütze/ Unsern Kaiser, unser Land ...* (Dieu conserve, Dieu protège/ Notre Empereur, notre pays...) et ce jusqu'à la fin de la Monarchie en Autriche en 1918.

Du vivant de Heidegger cette chanson, toujours hymne national en Allemagne, n'exprimait pas seulement un simple attachement des Allemands à leur pays. Elle est devenue au cours de l'histoire le symbole du Parti Nationaliste Allemand et du NAZISME.

mondiale. S'il s'agit d'une complicité entre la terre et l'homme, l'on ne sait pas qui influence qui ? L'entêtement humain ou la constance (ténacité) terrestre, l'orgueil d'être-là ou bien la fierté d'être détenteur de la vie ?

Pour Nietzsche, l'homme seul peut donner sens à la terre « *der Erde Sinn schafft !* », car sa tête est terrestre, «... *frei ihn zu tragen, einen Erden-kopf* »¹⁴ et ne veut pas d'autre appartenance, céleste soit-elle. Oui, l'homme donne sens à la terre, mais d'abord, il en tire toutes les images susceptibles de lui fournir l'arrière fond à son imagination et de lui assurer le cadre intellectuel de la formation des idées : la découverte de l'idée du retour éternel devant la pierre sur le chemin quotidien en Engadine. Dionysos, le dieu préféré de Nietzsche, étant le prototype grec d'Adonis le phénicien ou d'Osiris l'égyptien, chante la terre qui le régénère tous les ans et la vie continue. Liban terre natale d'Adonis, terre de miracle et refuge des prophètes, donne au Libanais les premiers éléments dont il a besoin pour ériger la statue de la personne qu'il veut devenir. C'est la raison pour laquelle l'attachement que le Libanais voue à sa terre a été souvent l'objet d'hymne de gloire et de bonheur paradisiaque malgré les vicissitudes du temps. Cet enracinement patriotique assainit et raffermi l'attachement identitaire. Étant terre d'accueil, le Liban facilite à l'homme de se reconnaître homme dans le plein sens du terme arabe, *Ans, Ins et Insân*, et qui signifie le contraire du sauvage ; *Insouka* devient *Alyfouka*, ton allié et camarade, laissant, de côté, la signification grecque de l'acronyme *anthropos* ou l'être qui jette un regard hautain sur le monde car il est l'unique à voir tout en restant debout.

Le courage d'être soi

Comportement d'affirmation, de positionnement tranquille, oui ; attitude défensive ou de rejet, non. Telle est la fine et pertinente analyse de Jacques Salomé sur *le Courage d'être soi* qui vient confirmer ces points de vue. Pour pouvoir dialoguer et partager un espace public, l'homme commence par avoir confiance en soi. Qu'il séjourne à l'enfer ou au paradis, qu'il soit avec l'autre de Sartre ou avec l'autre de Thérèse d'Avila ou d'Edith Stein, le point de départ est le soi. Dès que cette affirmation de soi est soutenue, assurée et développée, le dialogue avec l'autre, n'importe quel autre, devient possible. Affirmation et tranquillité sont deux composantes de la croyance. Pour dialoguer, il nous faut avoir la foi en nous-mêmes et en l'autre. Avoir la stricte et ferme conviction que ce que nous pensons, ressentons et aimons, est vrai¹⁵, *c'est là même une exigence de vérité et de loyauté*¹⁶. L'autre réclame cette première condition avant d'entamer le dialogue. Gardet y insiste dans son livre pointant sur la dimension religieuse du dialogue : « *c'est avec le chrétien et non pas seulement avec l'arabisant, l'islamologue, le philosophe ou le technicien que parfois il cherche à dialoguer, et il peut arriver qu'il soit déçu de n'avoir pas découvert le croyant dans son interlocuteur.* »¹⁷ Oui, le défi est grand autant que le témoignage est difficile.

Salomé poursuit ses analyses sur ce genre d' « héroïsme au quotidien » qu'il le voit « *à travers deux positions relationnelles extrêmement simples et pourtant souvent difficiles à tenir* :

¹⁴ « *Á ne plus enfouir sa tête dans le sable des choses célestes, mais à porter bien haut cette tête terrestre qui donne son sens à la terre* » dans NIETZSCHE, *Also Sprach Zarathustra*, "Von den Hinterweltlern", trad. de G. Bianquis, T. I, Aubier-Flammarion, 1969, p. 97.

¹⁵ « *Il se reconnaîtra dans la possibilité d'accorder confiance à son propre ressenti... se confirmer dans le respect de soi, se rejoindre au niveau des fidélités les plus profondes, pour des engagements essentiels* » dans Jacques SALOMÉ, *Le Courage d'être soi, Une charte du mieux-être avec soi-même et avec autrui*, Pocket, 1999, p. 164-168.

¹⁶ Louis GARDET et J. CUOQ, *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, Ancora, Roma, 1969, p.26.

¹⁷ *Ibidem*, p. 23-24.

- *prendre le risque de dire oui, de s'engager, d'aller plus loin,*
- *prendre au contraire le risque de refuser, non pas dans une position d'opposition mais bien dans une position d'affirmation. »¹⁸*

Dire oui à soi, à ses convictions et dire oui à l'autre, à ses idées (savoir apprendre de lui), comme à ses sentiments. Dans le oui se clarifie l'écoute et se purifie la vue. Dans le oui, se reconstituent la sincérité et la transparence. Dans le non se raffermir la conscience de soi et se dessinent les espaces du dialogue sérieux et édifiant. Dans le non, tombent les barrières qui cataloguent l'autre dans sa propre matricule pour l'accepter dans sa différence, *tel qu'il veut être*. C'est là aussi un « non » courageux qui discrédite ses préjugés et arrières pensées, un « non » converti en acceptation de soi différent et de l'autre proche ou lointain.

Le courage d'être soi et les exigences du dialogue pour les chrétiens du Moyen-Orient

Une deuxième parenthèse sur les chrétiens d'Orient s'impose, le cas échéant, pour baliser tout au plus la compréhension réciproque et rassurer les interlocuteurs des deux côtés :

Le courage d'être des chrétiens qui appartiennent à l'Église d'Orient n'a pas été exemplaire comme nous avons essayé de le montrer. Au moment où l'interlocuteur musulman cherche un croyant avec qui engager le débat, il se heurte à des croyants divisés incapables de témoigner du sens même de leur *koinonia* ou adhésion à l'Église une. Le problème n'est pas là. Le musulman, qui veut le dialogue¹⁹, sait bien que toute communauté humaine est sujette à des problèmes de ce genre, quelle que soit grande et forte la foi en l'Esprit Saint. Eux-mêmes sont divisés et leurs difficultés sont parfois plus nombreuses. Alors quel témoignage faut-il proposer, étant donné que l'Église ne cesse de faire appel à l'unité, au dialogue œcuménique et interreligieux ?

Vers la fin du 17^e siècle, l'Église de Rome a essayé de rassembler sous son autorité les Églises d'Orient dans un essai d'unifier ce qui a été séparé lors (du premier schisme éprouvé au 11^e siècle) du premier millénaire. Un nombre considérable de fidèles des Églises locales de l'Orient a répondu à cet appel créant ainsi ce qu'on appelle les Églises uniates, (Églises orientales catholiques unies à Rome). Un phénomène étrange s'est exprimé : ces nouvelles Églises se trouvent déjà en communion avec Rome, mais n'arrivent pas à se reconnaître entre elles. Il leur a été défendu de partager, entre elles, quoi que ce soit, même les sacrements qui, si pour Rome ils sont légitimes dans chacune de ces Églises, ils ne le sont pas entre elles. C'est là où le témoignage a fait défaut. Les tentatives de jeter des ponts et d'ouvrir le dialogue étaient faibles dès le départ et l'on n'osait pas faire autrement, au risque d'être excommunié par Rome elle-même. Un texte manuscrit du synode maronite d'Annoubîne, tenu en 1755 parle de ces interdits :

« Il n'est pas permis à quiconque des prêtres de confessions catholiques qui vivent dans notre pays, qu'ils soient des Roum (Byzantins), des Arméniens, ou des Syriaques, d'avoir à se mêler à quoi que ce soit qui appartient à notre Église (maronite). Ils n'ont pas droit à confesser les gens, ni à s'approcher de nos enfants, dans leurs couvents ou à l'extérieur. Ils ne peuvent pas prêcher dans nos Églises ; et

¹⁸ Jacques SALOMÉ, *op. cit.*, « L'héroïsme au quotidien », p. 160-169

¹⁹ « Ne discute avec les gens du livre que de la manière la plus courtoise, sauf avec ceux d'entre eux qui sont injustes » dans *Le Coran*, 29/46, cf. Trad. de D. Masson, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1967.

quiconque se confesse chez eux, que sa confession soit résiliée ; et celui qui communie de leurs mains, commettra un péché mortel selon le synode libanais et le Saint-Père.»²⁰

D'autres textes, de tonalité plus cuisante, interdisent non seulement la communion eucharistique et la confession mais aussi la prière et toute sorte de communication avec les uniates²¹. L'Église, comme toute autre société humaine, a dû expérimenter la souffrance de la séparation et des divisions. Toutes les réussites de Vatican II²² n'ont pas pu dissiper facilement ces résidus de la mentalité et coutumes populaires. L'héroïsme au quotidien ne se limite pas à se rendre au confessionnel pour demander pardon, mais « *Il s'incarne dans une parole qui ose dire, quand bien même elle dérange, qu'elle paraît déraisonnable face à des habitudes prises, face à des consensus hypocrites de circonstance* »²³.

La *koinonia* trinitaire source et modèle de « l'être avec »

Les chrétiens n'étaient pas toujours les témoins de l'Être nouveau. Leur acception de la communion s'est beaucoup flétrie par les divisions intestines. Là où l'épreuve se fait pénible, c'est dans le cas d'une Église qui a développé une *koinonia* hiérarchique, une relation directe avec la tête et a négligé, tant soit peu, le rapport horizontal entre les fidèles de différentes Églises. Cette idée prend racine dans la pensée platonicienne qui justifie le mouvement vertical, ascendant ou descendant. La participation qui a été développée par les Pères de l'Église suivait le même mouvement : *théandria* pour descendre et participer à la finitude humaine, et *théosis*, pour monter et participer à l'infinitude divine. La *koinonia* qui a pris son point de départ à la pentecôte, restait christocentrique ; communier et se réunir en Christ, par le Christ pour le Christ. L'unité des disciples ou des fidèles devrait témoigner que Dieu a envoyé son Fils (Jean 17,23), car Père et Fils sont UN. Le nouvel Adam, cet Être Nouveau, est donc la tête du corps ecclésial à plusieurs membres (1Cor. 12, 4-31). Toute communion se fait à son ordonnance et se maintient dans sa Présence. Par conséquent, le chrétien en communion vise un seul objectif, être avec le Christ. Dans cette perspective, le prochain risquerait d'être moyen que fin en soi, alors que l'essentiel de la loi c'est d'aimer Dieu de tout son cœur et d'aimer son prochain comme soi-même. Il est question de conjonction (d'union) et non pas de pré-position (pré-disposition). Étant amour, Dieu dissiperait la crainte de tout un chacun qui demeure dans l'amour (1 Jean, 4,16). Si Jean rend la situation un peu difficile en introduisant l'amour du prochain qu'on voit, comme préliminaire à l'amour de Dieu qu'on ne voit pas, il se justifie, au préalable, en précisant que notre amour, les uns pour les autres, est possible parce que Dieu nous a aimés le premier (1 Jean 4, 19). Le pauvre humain a toujours besoin d'une transcendance quelconque pour se maintenir dans la *Koinonia*. Bref, qu'il soit juif, musulman, chrétien ou autre, le prochain, objet de mon amour, est aussi membre du corps christique et je l'aime en tant que personne avec qui je peux réciter le Notre Père.

À cet égard, le courage « d'être avec » porte le sceau de l'amour, du passage du je au nous. Le message de Jean Paul II est très édifiant : « *Il s'est apparu clairement que la méthode qu'il faut suivre pour arriver à la plénitude de la communion c'est le dialogue de la vérité nourri et soutenu par le dialogue*

²⁰ *Manuscrits n° 118* classement et édition Elie AZZI, o.l.m., Bibliothèque privée, 1988, p. 34.

²¹ Cf. Elie AZZI, *op. cit.*, *Manuscrits n°125, 138, 152 et 156*, relatifs aux synodes de Bek'âta (1756), de Mayfouq (1780) et de Ghosta (1768)

²² Vatican II, *Décret sur la mission pastorale des Evêques*, § 6, où l'on parle des différentes parties de l'Église unique du Christ. Cette idée fut développée davantage, par la suite, pour expliciter que les Églises patriarcales catholiques au Liban, appartenant à l'Église Catholique universelle et, du fait qu'elles sont en pleine communion avec le successeur de Pierre, sont aussi en communion entre elles. Cf. JEAN-PAUL II, *Exhortation apostolique, Nouvelle espérance pour le Liban*, 1997.

²³ Jacques SALOMÉ, *op. cit.*, p. 167.

de l'amour »²⁴. Aimer et dire la vérité, voilà les deux piliers de tout dialogue sincère et courageux. Ainsi, le courage d'être avec nous renvoie à une écoute libre de la voix qui susurre dans notre cœur et dont l'écho remplit notre mémoire et notre inconscience. Le courage d'être avec est notre guide vers la rencontre de l'autre différent. Le courage d'être avec éclaircit les horizons d'une nouvelle humanité capable d'aimer et de laisser entrer au cœur de ce qu'elle a de plus vulnérable en elle, *l'imprévisible de l'autre*²⁵, une humanité capable de Dieu.

Les humains qui incarnent cet amour courageux dans leur vie quotidienne, en Orient comme en Occident, ne manquent pas. L'histoire des peuples témoins, qui ont su survivre grâce à cet amour héroïque, si jamais elle n'a été écrite sur un livre d'or, elle reste gravée dans la conscience de l'humanité en perpétuelle lutte avec le non-être. Ne vivons pas seuls, *Toute solitude est pauvreté, car la loi du progrès c'est le dialogue*²⁶.

En guise de conclusion ou de recommandations, je propose trois modèles pour un dialogue libanais intercommunautaire et interreligieux appartenant à des époques différentes. Les trois se complètent d'une manière extraordinaire et peuvent soutenir notre héroïsme quotidien : l'étude de René Habchi, l'étude de Afif Osseiran et récemment le discours de Abed El Amîr Qabalân.

1. René Habchi (1914-2003)

Développant une pensée méditerranéenne hors pair, René Habchi, Philosophe libanais du siècle dernier, nous donne les points cardinaux pour un dialogue fructueux dont l'objectif est basé sur une méthode historique et rationnelle. En connaissance de cause, Habchi conseille les orientaux d'asseoir leur recherche sur la vérité et sur des règles d'ordre purement rationnel. Or, pour réussir cette démarche, six points sont à prendre en considération et à approfondir :

- Sortir de l'étape empirique pour appréhender les vérités avant de les mettre en pratique.
- L'amour de la vérité en soi et non par attachement aux personnes qui en parlent.
- Accepter de travailler selon une méthode rationnelle.
- Connaître toute vérité en tant que moyen d'unification des esprits, non de discorde ou de séparation.
- Approfondir les études théologiques pour avoir des esprits plus ouverts.
- Confiance suffisante en la grandeur de la vocation personnelle de chacun.²⁷

2. 'Afif Osseiran (1919 - 1988)

Né dans une famille chiite bien connue, converti au christianisme et ordonné prêtre, philosophe et théologien, ancien professeur à Téhéran et à l'Université Libanaise. Osseiran estime que le dialogue est basé sur trois axes :

a) dialogue – coexistence, sur le plan de la volonté

²⁴ JEAN-PAUL II, *Qu'ils soient un*, Cité du Vatican, 1995, § 60 a.

²⁵ *Ibidem*, p. 215.

²⁶ René HABCHI, *L'appel de la Méditerranée, Conférences du Cénacle Libanais*, 1974, N° 6, p. 224.

²⁷ Jean SAADÉ, *Philosophie méditerranéenne et engagement libanais, dans l'œuvre de René Habchi*, Kaslik, 1993, p. 401-2. Les six points ci-mentionnés sont tirés du livre de René HABCHI, *Conférences du Cénacle Libanais, op.cit.*, p. 1974, N° 9.

Accepter l'autre en tant qu'autre, dans un acte purement volontaire, rationnel et dans un souci de vouloir être ouvert à l'autre et lui parler ; il s'agit donc d'une communion de personnes où il n'y a pas de place à l'égoïsme.

b) **dialogue – convivialité**, réciprocité des consciences ou vivre avec

C'est la position de l'esprit à l'égard d'un autre esprit frère, avoir conscience de la présence de l'autre et de soi ; c'est-à-dire, être présent à la présence de l'autre comme à soi. C'est le cas d'une communion de présence, d'être avec.

c) **dialogue- communication**

À ce niveau, le dialogue est la vie des personnes ; car la vie consiste à exister et exister avec, être présent, comprendre et à se faire comprendre.²⁸

Les études de 'Afif Osseiran sont très développées dans son œuvre spirituelle, théologique et philosophique. Elle est focalisée sur un point central : connaître l'autre différent avec toute la loyauté due à l'égard de sa propre identité religieuse. Le dialogue se fait entre deux êtres sensés, capables de se comprendre et ont de quoi être utiles l'un à l'autre.

3. Cheikh 'Abd El Amîr Qabalân

Dans une intervention au Colloque portant sur *le rapprochement entre confessions* tenu à Isfahân, en novembre 2005, Cheikh Qabalân, Vice président du Conseil supérieur des musulmans chiites au Liban, a fixé sept points pour une meilleure défense de l'islam vis-à-vis de l'hégémonie occidentale qu'il qualifie de sauvage : « *Nous avons besoin aujourd'hui, dit-il, d'un travail sérieux, assidu, vrai et précis pour affirmer l'unité des musulmans, tellement les dangers actuels sont grands... Dans un monde où le matérialisme s'est infiltré dans nos idées, nos dogmes, notre culture et notre société, l'islam fait face à une atteinte sauvage qui vise les doctrines de foi musulmane. Seule l'unité des musulmans peut résister à cette hégémonie sans précédent. Or, la solution c'est dans le retour à la source des sources, le Coran et la Sunna prophétique* »²⁹. Pour cela il nous faut :

- Avoir la crédibilité et l'objectivité en traitant le sujet de l'estime et du respect de l'autre et de l'autre opinion.
- Travailler à l'amélioration du style et de la méthode du discours musulman.
- Donner des nouvelles définitions et descriptions des concepts relatifs à la culture et au monde musulmans.
- Plutôt insister sur les points communs entre les différentes confessions que sur les divergences.
- Continuer le dialogue quels que soient les obstacles à franchir.
- Etablir une politique nationale dans chaque pays arabe à même de rapprocher entre les confessions, les politiques, les systèmes éducatifs, de former les Cheikhs rhéteurs et de multiplier les conférences de formation culturelle.

²⁸ 'Afif OSSEIRAN, *Madkhal darouri likoulli hijwâr ou Introduction nécessaire à tout dialogue*, Mou'ouchi et Zakaria Presse, Liban, 1990, en arabe, 35 pages.

²⁹ Voir le Quotidien libanais *Al Anwar* (en arabe), du mercredi 16 novembre 2005, n° 15942, p. 6 et jeudi 17 novembre 2005, n° 15943, p. 5.

- S'ouvrir aux moyens de communications locales et internationales en vue d'échanges susceptibles de rapprocher les points de vue³⁰.

Affirmons ce « courage d'être avec » et multiplions débats et discussions, sans oublier que l'essentiel c'est d'écouter ce que l'autre veut dire et ce que le moi veut devenir.

³⁰ *Ibidem.*